*Le paradoxe du basilic. Note sur un animal borgésien.*

1. L’œil de Borges

Dans son *Manuel de zoologie fantastique*, Jorge Luis Borges consacre une entrée au « basilic » qui fut célèbre en son temps pour son pouvoir mortel de fascination[[1]](#footnote-1). Borges remarque qu’« au cours des âges », cet animal n’a cessé d’évoluer « vers la laideur et l’horreur »[[2]](#footnote-2). Sur cet enlaidissement, l’écrivain argentin apporte quelques précisions. D’abord tenu pour un « petit roi » (« Basilic » vient du grec « basileus »), le basilic s’est métamorphosé au Moyen Age en un « coq quadrupède et couronné, de plumage jaune, avec de grandes ailes épineuses et une queue de serpent qui peut finir en crochet ou en une autre tête de coq », avant, suprême déchéance, qu’un savant du xviie siècle ne « lui attribue des écailles, non des plumes, et la possession de huit pattes. »[[3]](#footnote-3) Cette déconfiture du basilic, devenu de plus en plus composite et grotesque au fil du temps, signe la fin de son règne. Elle s’accompagne de son inéluctable relégation dans l’oubli, ajoute Borges, comme si de plus en plus laid, il devenait aussi de moins en moins digne d’être considéré et, par ce fait même, de moins en moins vivant dans la mémoire des hommes. Si le basilic est un animal en voie de disparition, c’est donc d’abord du point de vue de sa vitalité littéraire et mythologique.

Mais y a-t-il jamais eu un mythe du basilic ? De quel « mode d’existence » textuel parle-t-on ici ? L’article du *Manuel* n’est pas moins instructif sur ce point : le basilic n’a pas d’histoire à proprement parler. Son existence narrative est strictement anecdotique. Elle s’émiette en une multitude de témoignages, d’observations et de proverbes qui ne constituent jamais un récit susceptible de faire autorité et de fournir la matière d’un savoir bien construit. Il n’y a pas un mythe du basilic comme il y en a un de Méduse ou du Minotaure. Mais il y a des rencontres et des face-à-face avec le serpent. Maints auteurs s’en sont fait l’écho, comme si cet animal surgi de nulle part était un être transitoire, toujours en chemin, de passage dans l’histoire des autres, qu’il s’agisse de la campagne asiatique d’Alexandre le Grand[[4]](#footnote-4) ou du *Zadig* de Voltaire[[5]](#footnote-5). La situation est à peu près la même dans les écrits scientifiques ou philosophiques : lorsqu’il analyse les propriétés occultes des créatures naturelles dans son *De Universo,* Guillaume d’Auvergne s’arrête sur le basilic, mais n’en clarifie pas pour autant la place au sein de la Création[[6]](#footnote-6). Au début du XVIe siècle, l’averroïste Agostino Nifo le mentionne lui aussi dans la dernière page de son fastidieux commentaire du *De anima* d’Aristote : mais à nouveau, le serpent ne fait que passer[[7]](#footnote-7). Le « corpus » du basilic est fait de centaines de textes elliptiques comme ceux-là dont le propos, loin de nous donner une description satisfaisante de l’animal, nous laissent sur notre faim, tout pantelants de curiosité. Ce que confirme à sa manière la leçon borgésienne : le basilic est un métamorphosé chronique, une chimère en expansion permanente. Chacun peut en modifier l’image pour la livrer ensuite à d’autres qui, à leur tour, aggraveront encore sa défiguration. Si le mythe implique au moins un soupçon de sacré, si ses modifications se font toujours en marge du récit officiel, si l’imagination s’y trouve freinée par un appareil monumental qui prétend à l’universalité, le basilic, lui, n’est qu’un pauvre rejeton du mythe, l’un des innombrables serpents nés du sang de la tête tranchée de Méduse : un animal fabuleux dont chacun pourra à sa guise se faire le héraut ou l’illustrateur.

Mais, dans ce cas, que dit-on lorsque l’on nomme le basilic ? Y a-t-il quelque chose sous ce signe ou bien a-t-on affaire à une dénomination vide, à une métaphore ouverte sur le rien ? Et qu’en est-il de ce que Borges appelle « la vertu meurtrière de son regard » ?

2. L’imbroglio Bertier

L’histoire de Louis Bertier, un orfèvre lyonnais qui vécut au Caire dans la première moitié du XVIIe siècle, est un bon exemple de l’errance labyrinthique promise aux chasseurs de basilic, à quelque époque que ce soit. Louis Bertier s’est rendu célèbre par sa collection d’animaux sauvages et son cabinet de curiosités qui attiraient des voyageurs de toute l’Europe. Une description particulièrement riche de ses collections se trouve dans un ouvrage de l’astronome John Greaves (qui ne mentionne pas le basilic, mais semble néanmoins avoir été impressionné par le crocodile apprivoisé du collectionneur…)[[8]](#footnote-8). Au début du XVIIIe siècle, il est fait mention du même Louis Bertier dans l’article « Basilic » du *Dictionnaire de Trévoux*[[9]](#footnote-9)qui tire une partie de sa substance d’un journal de voyage, *La Terre Sainte ou Description topographique des saints Lieux, & de la Terre de Promission* du Père Eugène Roger. Or ce qui est tout à fait remarquable dans les pages que Roger consacre au basilic et à Bertier (qu’il appelle erronément « Mertier »), ce sont les informations toujours insuffisantes (et donc ouvertes à toutes sortes de spéculations) qu’il transmet à son lecteur. Eugène Roger, par exemple, jure avoir vu de ses yeux un basilic. Il écrit :

« Il est vrai qu’il y a des Basilics, j’en ai vu un mort, c’est une espèce de lézard d’environ un pied & demi de long, de couleur grise, tirant sur le roux, la peau rude, la tête assez longue, sur laquelle il y avait six petites marques blanches un peu élevées, qui représentaient la forme d’une couronne ; son regard est audacieux comme celui d’un coq. »[[10]](#footnote-10)

Cette dernière remarque est pour le moins cocasse (si l’on peut dire) : comment Eugène Roger a-t-il pu voir ce regard « audacieux » si la bête était morte ? Et, s’il a effectivement croisé ce regard, comment a-t-il pu se garder de sa « vertu meurtrière » ? Roger poursuit son récit et traite longuement de ce « curieux » Bertier qui aurait possédé un « petit » basilic, bien « vif », « qu’il envoya mort au Cardinal de Richelieu », précise le *Dictionnaire de Trévoux*, et dont, avant de s’en défaire, il aurait exécuté un portrait[[11]](#footnote-11). L’existence d’un « véritable basilic » chez Bertier est confirmée par le témoignage d’un autre voyageur, Jean Coppin, qui, comme le Père Roger, dit avoir vu à la même époque le dessin réalisé par l’orfèvre lyonnais[[12]](#footnote-12). Mais, ne manquera-t-on pas d’insister, comment Bertier a-t-il pu détenir un basilic chez lui sans être aussitôt foudroyé par le regard de la bête ? Pour y répondre, le Père Roger est obligé de fixer des limites au pouvoir mortel de l’animal[[13]](#footnote-13). Il lui enlève un peu de sa férocité, il l’érode, le rabote pour le faire tenir entre les quatre murs de la demeure de Bertier et ajouter une pincée de vraisemblance à son récit. Le basilic n’est plus cet inventeur de désert, cette tornade de néant dont parle Borges. On peut le capturer, le transporter dans une boîte et en faire contrebande comme de n’importe quel animal exotique. À moins que ce ne soit Eugène Roger qui ait été mis en boîte par ledit Bertier et ses balivernes ?

Comme le suggère cette anecdote, parler du basilic, c’est d’abord « faire marcher » celui qui voudra bien écouter son histoire, et cela jusqu’à l’épuisement. On frappe à une porte, puis à une autre, on est reconduit d’une maison à un immeuble, d’un ville étrangère à un pays encore plus lointain, et finalement une porte s’ouvre, mais sur le vide. Ou plutôt aucune porte ne s’ouvre, car il y a toujours une porte de trop, celle à laquelle on n’ira point frapper, celle dont la poignée ne cèdera jamais parce que derrière elle se cache, par exemple, la conscience malicieuse de Louis Bertier. La sidération se déplace : de la bête vers Bertier le « curieux », puis de Bertier vers Roger le « crédule ». Pourquoi ce dernier croit-il Bertier ? Et que dire du rédacteur de l’article « Basilic » du *Dictionnaire de Trévoux* ? Et nous, lecteurs de ce *Dictionnaire*, à qui nous fier ? Voilà un étrange nœud de vipères dont la solution se trouve peut-être sous la plume de Borges.

3. La fiction et son double

Dans son article, Borges cite un passage de Francisco Quevedo, un contemporain de Cervantès, qui nous fait toucher ce que l’on pourrait appeler « le paradoxe du basilic » :

Si celui qui te vit est vivant,

Toute histoire est mensonge,

Car s’il n’était pas mort, il t’ignore,

Et s’il est mort il ne l’affirme pas.[[14]](#footnote-14)

Le paradoxe est donc le suivant : pour dire quelque chose de vrai sur le basilic, il faut l’avoir vu, mais alors on tombera raide mort ; réciproquement, si l’on est encore vivant, tout ce que l’on pourra en dira se dénoncera, par le fait même que l’on puisse en parler, comme un « mensonge ». Ceux qui osent dire quelque chose du basilic ne l’ont donc jamais rencontré : il n’y a là qu’une bande de faussaires et de bonimenteurs.

On pourrait voir dans cet argument la pure et simple liquidation de l’histoire du basilic, mais l’auteur de « La Bibliothèque de Babel » laisse ouverte l’interprétation des vers de Quevedo. Il ne les commente pas. Il propose au lecteur d’y réfléchir (ou de passer à l’entrée suivante : « Le Béhémoth »). L’histoire du basilic, peut-on comprendre, est toujours double : il y a celle du romancier bien vivant qui ne l’a jamais vu mais qui se plaît à nous faire croire qu’il a croisé son chemin ; cette histoire est aussi celle que nous racontent aujourd’hui le dessinateur pour enfants, le scénariste de films à grand spectacle ou le concepteur de jeu vidéo. Voici qu’un basilic extraverti et superstar se répand partout sur les écrans de nos cinémas et de nos ordinateurs et qu’il tue de son regard comme le ferait un bon vieux rayon laser. Ce basilic est plein de vie puisqu’il se nourrit, précisément, de sa propre fiction. Mais il y a un autre récit : celui du chasseur foudroyé qui parle depuis le royaume des morts. Lui, au moins, possède un peu de vérité et pourra nous dire ce qu’il a vu – même si ce qu’il a vu, précisément parce qu’il a reçu de plein fouet le regard du serpent, se résume au spectacle de sa propre agonie. Il y a la fable du basilic, l’enveloppe chimérique de la bestiole sur laquelle on a jasé pendant des siècles et sur laquelle on pourra continuer de rêver encore longtemps (si on ne l’oublie pas tout à fait). Mais il y a aussi, comme l’envers de cette fantaisie, l’art d’écrire sur le basilic en le considérant bien en face au moment où il se tourne vers soi : art mortifère puisqu’aussitôt le regard s’éteint, la main s’ouvre et le stylo roule sur le plancher.

C’est peut-être tout le défi que nous propose ce monstre rampant : la chasse au basilic vient installer l’écrivain devant le supplice d’écrire. Le basilic métaphorise la peur d’être foudroyé, détruit par l’objet du discours quand celui-ci se met soudainement à envisager son créateur et lui conteste alors toute puissance d’expression. On retrouve par là, sinon Borges, du moins une certaine mouvance borgésienne de la littérature qui, inlassablement, revient sur la faillite de l’acte d’écrire, à la fois composition et effondrement d’un texte qui se nourrit de sa propre virtualité, de son projet infini[[15]](#footnote-15). Étranger à toute cohérence, vêtu de mots qui ne lui conviennent jamais tout à fait, le basilic serait donc l’un des masques fêlés de l’écrivain. Et son histoire – fragmentaire, hybride, mystificatrice – serait le fruit de cette oscillation perpétuelle entre le fabuleux et l’innommable.

Olivier Dubouclez

1. Le basilic, en qui se noue le voir et l’être-vu, se trouve au centre de la belle réflexion sur le regard de Carl Havelange (*De l’œil et du monde : une histoire du regard au seuil de la modernité*, Paris, Fayard, 1998. Sur le basilic, voir p. 49-56). [↑](#footnote-ref-1)
2. J. L. Borges et M. Guerrero, *Manuel de zoologie fantastique*, trad. G. Estrada et Y. Péneau, Paris, Julliard, 1970, p. 42. L’édition originale est parue en 1957. Le texte a été également publié en français sous le titre *Le Livre des êtres imaginaires*. [↑](#footnote-ref-2)
3. *Ibid*. Le savant en question est Ulisse Aldrovandi (*Serpentum et draconum historiæ libri duo*, Bologne, 1640, p. 363). [↑](#footnote-ref-3)
4. La présence d’un basilic sur la route d’Alexandre le Grand est rapportée dans divers ouvrages, par exemple dans l’*Opus maius* de Roger Bacon (cité par B. Delaurenti. « La fascination et l’action à distance : questions médiévales (1230-1370) » in *Médiévales*, 50, Printemps 2006, p. 3-4. Cet épisode a été popularisé par l’*Historia Alexandri Magni* du Pseudo-Callisthène. [↑](#footnote-ref-4)
5. Voltaire, *Zadig ou la Destinée*, 1748, chapitre XVIII. [↑](#footnote-ref-5)
6. Cité par B. Delaurenti, *art. cit*., p. 2. [↑](#footnote-ref-6)
7. Agostino Nifo, *Expositio nec non commentariaque in tres libros Aristotelis de anima*, Venise, 1559, c. 901-902. [↑](#footnote-ref-7)
8. John Greaves, *Miscellaneous works*, II, Londres, 1737, p. 523-528. [↑](#footnote-ref-8)
9. *Dictionnaire universel français et latin*, Paris, 1721, c. 897. [↑](#footnote-ref-9)
10. *Dictionnaire universel français et latin*, *ibid*. ; E. Roger, *La Terre Sainte ou Description topographique des saints Lieux, & de la Terre de Promission*, Paris, 1664, p. 89-90 [↑](#footnote-ref-10)
11. *Dictionnaire universel français et latin*, *ibid*. [↑](#footnote-ref-11)
12. J. Coppin, *Le Bouclier de l'Europe, ou La Guerre sainte*, Lyon, 1686, p. 181-182. [↑](#footnote-ref-12)
13. « Si on demande comment il se peut faire de tenir chez soi & voir un Basilic sans mourir, puisqu’il tue de son regard, il est vrai qu’il tue de son regard, mais il faut qu’il y ait une distance proportionnée entre lui & l’animal qu’il regarde, encore faut-il que ce soit fixement, c’est-à-dire qu’il faut qu’il lance les rayons de ses yeux aux yeux de celui qui le regarde, car s’il ne voit un homme ou un animal que par les pieds, ou par le côté, ou par le dos, ou bien que l’on ne s’arrête pas un peu de temps à lui regarder les yeux, il ne pourra pas lancer son venin, encore moins par les mains, ni par la face, ni par aucune autre partie que par les yeux, & de là va droit au cœur qui fait que l’on meurt promptement. C’est ainsi que l’on peut voir cet animal sans être infecté de son venin mortel. » (*La Terre sainte*, p. 90) [↑](#footnote-ref-13)
14. *Manuel de zoologie fantastique*, p. 44. [↑](#footnote-ref-14)
15. De cette « mouvance », le livre récent de Jérôme Orsoni, *Des Monstres littéraires* (Arles, Actes Sud, 2015), fournit un exemple à la fois limpide et énigmatique. [↑](#footnote-ref-15)